



HAL
open science

”Le système de la comparaison” et le puzzle de Koenig

Anne Reboul

► **To cite this version:**

Anne Reboul. ”Le système de la comparaison” et le puzzle de Koenig. De la syntaxe à la narratologie énonciative, Ophrys, pp.171-192, 2001. halshs-00003836

HAL Id: halshs-00003836

<https://shs.hal.science/halshs-00003836>

Submitted on 7 Feb 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

«Le système de la comparaison» et le Puzzle de Koenig

Anne Reboul, Institut des Sciences Cognitives, 67 bd Pinel, 69675 Bron cedex,
reboul@isc.cnrs.fr

*Il a été montré que si un homme est assis sur
une chaise pendant six heures par jour, il est
moins fertile qu'un autre.*

Anonyme

1. Introduction

En 1990, René Rivara a publié un livre intitulé *Le système de la comparaison* *Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, livre qui, à mon avis, n'a pas reçu l'accueil qu'il méritait. Ce livre, centré sur la comparaison, anticipait certains développements récents en pragmatique, ceux qui concernent certaines implicatures gricéennes (cf. Levinson 2000, Chierchia à paraître). Certains d'entre eux avaient été envisagés à la fin des années soixante-dix (cf. Gazdar 1979), d'autres avaient été proposés au moment où Rivara publiait son ouvrage (cf. Horn 1989). Le thème principal du livre de Rivara, outre la comparaison, est l'importance des phénomènes scalaires pour l'interprétation pragmatique et sémantique des énoncés.

Il n'est pas question ici, ne serait-ce que pour des raisons d'espace, de rendre compte en détail de cet ouvrage. Ce n'est d'ailleurs pas mon propos. Je voudrais plutôt utiliser certaines des intuitions de Rivara relativement aux comparaisons pour en tirer des conclusions générales sur les relations (logiques, sémantiques, etc.) possibles entre les termes d'une comparaison. J'ai en effet proposé récemment un test expérimental permettant de choisir de deux théories pragmatiques récentes (la Théorie de la Pertinence, Sperber & Wilson 1989 ; la Théorie des Implicatures Conversationnelles Généralisées, Levinson 2000) laquelle reflète le plus fidèlement les processus cognitifs qui sous-tendent la récupération des implicatures gricéennes. Ce test repose sur un puzzle, le Puzzle de Koenig, dont j'aurais davantage à dire par la suite. Il ne peut valoir qu'à certaines conditions sémantiques qui contraignent les relations entre les termes comparés. Mon but, dans le présent article, sera d'analyser aussi précisément que possible ces contraintes et, pour ce faire, j'emprunterai certaines des intuitions ou des propositions de René Rivara dans son ouvrage sur la comparaison.

Je commencerai par exposer rapidement le Puzzle de Koenig et par en indiquer la solution. J'indiquerai ensuite en quoi les deux théories pragmatiques qui m'intéressent diffèrent dans l'analyse qu'elles donnent des processus de dérivation des implicatures et je montrerai que ces différences les conduisent à des prédictions divergentes relativement aux phrases impliquées dans le Puzzle de Koenig. Cette diversité de prédiction dépend des contraintes sémantiques qu'une comparaison impose aux termes comparés. Je montrerai ensuite l'utilité de certaines des propositions de Rivara relativement à ce problème et j'essaierai d'indiquer très précisément ce que sont ces contraintes.

2. Le Puzzle de Koenig

Le Puzzle de Koenig, proposé par Olivier Koenig en 2000¹, peut être formulé de la façon suivante :

¹ Communication personnelle.

Etant donné deux phrases S_1 et S_2 :

S_1 : *Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc.*

S_2 : *Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc.*

la question suivante est posée à propos de chacune de ces deux phrases:

Q: *Si vous vouliez faire plaisir au locuteur, lui donneriez-vous à boire du vin blanc ou du vin rouge?*

De façon étrange, on constate que la réponse est la même que la question soit posée à propos de S_1 ou de S_2 :

R: *Je lui donnerais du vin blanc.*

Le problème, dès lors, est le suivant:

Le choix d'une réponse à Q se fait entre deux possibilités (*vin blanc/vin rouge*):

S_1 et S_2 diffèrent en ce qu'il y a une négation dans la première partie de S_2 (avant *que*) qui est absente de la première partie de S_1 ;

Etant donné le rôle habituel de la négation, qui est d'inverser les interprétations, et étant donné le choix binaire pour la réponse, on s'attendrait à ce que la réponse à la question relativement à S_2 ne soit pas la même que la réponse à la question relativement à S_1 . En d'autres termes, si la réponse relativement à S_1 est *du vin blanc*, on s'attendrait à ce que la réponse relativement à S_2 soit *du vin rouge*.

La question est donc: **Comment se fait-il que la négation ne fasse pas de différence?**

Ceci mérite un commentaire: il n'y a pas de piège dans la formulation du puzzle, pas plus qu'il n'y en a dans la façon dont Q est formulée ou dans la façon dont le problème est décrit.

3. Une solution au Puzzle de Koenig

Il semble y avoir trois directions possibles pour résoudre le Puzzle de Koenig:

Montrer que la négation ne fait effectivement pas de différence et expliquer pourquoi;

Nier que Q reçoive la même réponse qu'elle soit posée relativement à S_1 ou relativement à S_2 (i.e. *du vin blanc* ne serait pas la réponse correcte dans un des deux cas);

Nier que la négation ne joue aucun rôle, bien que Q reçoive la même réponse qu'elle soit posée à propos de S_1 ou de S_2 .

Il faut noter que la première possibilité constituerait au sens propre une résolution du Puzzle, alors que la deuxième et la troisième reviennent à le dissoudre plutôt qu'à le résoudre. Dans ce qui suit, j'adopterai la troisième possibilité et je montrerai que la négation joue un rôle dans le choix des réponses et que Q reçoit effectivement la réponse *du vin blanc* qu'elle soit posée relativement à S_1 ou relativement à S_2 . Ainsi, ma solution au Puzzle de Koenig est une dissolution du problème.

La proposition suivante repose sur deux éléments: la logique des mondes possibles (dans une forme élémentaire et accessible) et la sémantique des phrases comparatives du type *Mieux vaut X que Y*.

Très rapidement, la logique des mondes possibles permet le raisonnement à partir de propositions hypothétiques en considérant que le contenu d'une telle proposition détermine un sous-ensemble de mondes possibles (qui la vérifie) à l'intérieur de l'ensemble de tous les mondes possibles.

La sémantique de base des phrases comme *Mieux vaut X que Y*² contraint leur acceptabilité au fait que les expressions X et Y , par leur contenu, déterminent respectivement deux ensembles de mondes possibles W_X et W_Y ³, et que W_X et W_Y sont disjoints, i.e. il n'y a pas d'intersection ou d'inclusion entre eux. Si ces conditions sont satisfaites et que la phrase est acceptable, sa signification relativement à la logique des mondes possibles est une fonction binaire prenant deux ensembles de mondes possibles et les ordonnant de la façon suivante⁴

$f_{(W_X, W_Y)} = W_X > W_Y$
Où $>$ signifie *mieux/meilleur que*.

Considérons maintenant l'ensemble des mondes possibles \mathcal{W} où il y a du vin⁴. Appliquons à cet ensemble une opération de partition, opération standard en théorie des ensembles, qui a les effets suivants⁵ elle crée des sous-ensembles à l'intérieur d'un ensemble, sans intersection entre les sous-ensembles et sans ensemble nul. Cette opération livrera, dans le cas de \mathcal{W} , trois sous-ensembles⁶ un sous-ensemble de mondes où il y a tout à la fois du vin blanc et du vin rouge, $W_{B/R}$; un sous-ensemble de mondes où il n'y a que du vin blanc, $W_{B/\bar{R}}$; un sous-ensemble de mondes où il n'y a que du vin rouge, $W_{\bar{B}/R}$. Les expressions linguistiques en S_1 et en S_2 correspondent à ces sous-ensembles de la façon suivante⁷ *du vin rouge* correspond à $W_{B/R}$; *pas de vin blanc* correspond à $W_{\bar{B}/R}$; *pas de vin rouge* correspond à $W_{B/\bar{R}}$. Cette assignation de sous-ensembles aux expressions de S_1 et S_2 livre les interprétations suivantes pour les deux phrases⁸

$$IS_1: W_{B/R} > W_{\bar{B}/R}$$

$$IS_2: W_{B/\bar{R}} > W_{\bar{B}/R}$$

Dans les deux cas, un monde où il y a du vin blanc est préférable à un monde sans vin blanc, et un monde sans vin blanc est pire qu'un monde avec du vin blanc, d'où la réponse unique à la question indépendamment du fait qu'elle soit posée relativement à S_1 ou relativement à S_2 . Cependant la négation joue un rôle puisque *du vin rouge* ou *pas de vin rouge* ne sélectionnent pas le même ensemble de mondes possibles.

D'où vient le Puzzle⁹? Du fait que nous avons le sentiment qu'il n'y a que deux possibilités, parce qu'il n'y a que deux réponses possibles à la question (i.e. *du vin rouge* ou *du vin blanc*), ce qui est exact, mais il n'y en a pas moins trois possibilités dans l'espace de raisonnement délimité par S_1 et S_2 . Pour chacune de ces deux phrases, seuls deux sous-ensembles sont pertinents, mais elles n'ont en commun qu'un sous-ensemble, déterminé par *pas de vin blanc* (i.e. $W_{\bar{B}/R}$), le second étant différent (i.e. $W_{B/R}$ pour *du vin rouge* en S_1 et $W_{B/\bar{R}}$ pour *pas de vin rouge* en S_2).

En bref, dans le Puzzle de Koenig, la négation a un rôle à jouer (les sous-ensembles pertinents pour l'interprétation, respectivement, de S_1 et S_2 ne sont pas identiques) et le raisonnement à partir duquel on répond à la question repose sur un espace de possibilité qui inclut trois sous-ensembles et pas seulement deux. Si c'est bien le cas, le problème de la raison pour laquelle la négation n'a pas d'effet disparaît. Ainsi, bien que le Puzzle semble purement linguistique, ce n'est pas réellement le cas et le raisonnement non-linguistique a un rôle à y jouer.

² Comme nous le verrons par la suite, les choses sont apparemment plus complexes (cf. § 7, 8 et 9).

³ W_X est l'ensemble de mondes possibles où X est vrai et W_Y est l'ensemble de mondes possibles où Y est vrai.

⁴ Il y a bien évidemment des mondes possibles où il n'y a pas de vin, mais ils ne sont pas pertinents ici (cf. Reboul en préparation).

4. La Théorie des Implicatures Conversationnelles Généralisées

Il y a à l'heure actuelle deux grands types de théories issues de la pragmatique gricéenne. Ces deux types se différencient relativement à l'analyse qu'elles donnent de (certaines) implicatures gricéennes, comme les suivantes

- (1) Certains étudiants ont passé l'examen avec succès.
- (1') Certains étudiants mais pas tous ont passé l'examen avec succès.
- (2) Anne a quatre enfants.
- (2') Anne n'a pas plus de quatre enfants.

Les exemples (1) et (2) sont les énoncés à partir desquels on tire les implicatures conversationnelles (1') et (2').

Selon certaines théories récentes, des implicatures comme (1') et (2') sont obtenues par des inférences réalisées pour la circonstance et qui n'obéissent pas à une règle spécifique pas plus qu'elles ne sont déclenchées par des items lexicaux. C'est notamment le cas de la Théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1989). Pour d'autres, comme la Théorie des Implicatures Conversationnelles Généralisées, proposée par Levinson (2000), en revanche, des implicatures comme (1') et (2') sont déclenchées par des items lexicaux — dans les exemples ci-dessus, respectivement le quantifieur *certain*s et le cardinal *quatre* — et elles obéissent à des règles générales. Elles résultent d'inférences *par défaut*. Ces implicatures, que l'on dit *généralisées* pour les opposer aux implicatures *particularisées* qui résulteraient effectivement d'inférences réalisées pour la circonstance, obéissent, selon Levinson, à trois principes dérivés des maximes conversationnelles de Grice (1989). Leur déclenchement lexical en fait des phénomènes linguistiques, ce que ne sont pas les implicatures particularisées. Ce dernier fait conduit Levinson à dire que ce sont les seules inférences qui justifient d'une analyse linguistique et pragmatique.

Les trois principes qui gouvernent les implicatures généralisées sont le *principe-Q*, le *principe-I* et le *principe-M*. Nous ne serons intéressés ici que par le premier, dont je cite la formulation proposée par Levinson (2000:76. Je traduis)

Principe-Q

Maxime du locuteur ne fournissez pas un énoncé qui est informationnellement moins fort que votre connaissance du monde ne le permet, à moins que fournir un énoncé plus fort ne contrevienne au principe-I. Spécifiquement, sélectionnez la possibilité paradigmatique la plus forte qui est consistante avec les faits.

Corollaire de l'interlocuteur considérez que le locuteur produit l'énoncé le plus fort consistant avec ce qu'il sait, et donc que

Si le locuteur a asserté A(W), où A est une structure phrastique et W une expression informationnellement plus faible que S, et que les expressions contrastives <S,W> forment une échelle de Horn (dans le cas prototypique, telle que A(S) entraîne A(W)), alors on peut en inférer que le locuteur sait que l'énoncé plus fort A(S) (avec S substitué à W) serait faux (ou $\sim(A(S))$) dans la notation de Gazdar (1979), ce qui se lit 'le locuteur sait que (A(S)) n'est pas le cas')

Si le locuteur a asserté A(W) et A(W) n'entraîne pas une phrase enchâssée Q, qu'un énoncé plus fort entrainerait, et {S,W} forme un ensemble de contraste, alors on peut en inférer que le locuteur ne sait pas si Q est ou non le cas (i.e. $\sim K(Q)$ ou, également, $\{P(Q), P \sim(Q)\}$ se lit comme "il est épistémiquement possible que Q et épistémiquement possible que non-Q")

Relativement aux exemples (1) et (2), ces deux exemples déclenchent des implicatures-Q, soumises au principe-Q.

Dans le troisième chapitre de son ouvrage — et c'est ici que le Puzzle de Koenig va prendre sa signification —, Levinson donne quelques exemples de phrases comparatives où les objets ou les situations comparés sont déterminés *via* des implicatures généralisées. En voici quelques uns

(3) Rentrer chez soi en voiture et boire trois bières est mieux que boire trois bières et rentrer chez soi en voiture.

(3') Rentrer chez soi en voiture et ensuite boire trois bières est mieux que boire trois bières et ensuite rentrer chez soi en voiture.

(4) Avoir trois enfants est mieux qu'avoir quatre enfants.

(4') Avoir trois enfants au plus est mieux qu'avoir quatre enfants au plus.

On remarquera que si (4) déclenche une implicature-Q, (3) déclenche une implicature-M.

Comme le note Levinson (*Ibid.* 201-202. Je traduis), «la relation comparative *plus ϕ* est nécessairement *irréflexive*, ainsi dans *A est plus ϕ que B*, *A* et *B* doivent être distincts. (...) Pour autant que je puisse voir, la sémantique du comparatif *A est plus ϕ que B* ne requiert pas seulement que les deux clauses soient sémantiquement distinctes, mais aussi que les deux clauses ne soient pas liées de telle façon que *B* recouvre ce que *A* dénote (e.g. *A* et *B* ne devraient pas être des opposés privatifs). Plus exactement, si *B* entraîne *A*, et si *B* est "au sujet" des mêmes relations sémantiques que *A* (e.g. *B* n'est pas une conjonction de la forme '*A* et *C*'), alors un comparatif de la forme "*A est plus ϕ que B*" sera nécessairement faux, sauf s'il est sauvé par l'intrusion pragmatique⁵». Levinson donne alors des exemples de comparatives problématiques de ce type

(5) ?Être un célibataire est mieux qu'être une personne non mariée.

(6) ?Avoir un véhicule est mieux qu'avoir une voiture.

(7) ?Avoir un enfant est mieux qu'avoir un enfant male.

Revenons-en à l'exemple (4). Les deux expressions qui y apparaissent sont *avoir trois enfants* et *avoir quatre enfants*. Supposons qu'*avoir quatre enfants* soit l'expression «forte» et *avoir trois enfants* l'expression «faible». Il est clair que n'importe quelle situation qui satisfait *avoir quatre enfants* satisfera aussi *avoir trois enfants*. Levinson affirme que ceci signifie que, à moins que l'intrusion pragmatique n'intervienne, l'ensemble de l'énoncé *Avoir trois enfants est mieux qu'avoir quatre enfants* sera nécessairement faux et sera perçu comme tel. Qui plus est, Levinson défend l'idée selon laquelle l'intrusion pragmatique intervient avant la mise en marche des processus sémantiques d'interprétation de l'énoncé. Dans cette hypothèse, l'intrusion pragmatique pré-sémantique évite l'approche selon laquelle l'intrusion pragmatique est déclenchée par une violation au sens gricéen de ce terme⁶. Sa principale objection contre une telle approche est que, si c'était le cas, cela impliquerait que toutes nos intuitions sur la vérité ou la fausseté des énoncés devraient être considérées comme

⁵ Levinson (*Ibid.*) appelle *intrusion pragmatique* l'intervention de processus pragmatiques, comme les implicatures conversationnelles, dans la détermination des conditions de vérité de l'énoncé.

⁶ On se souviendra que, d'après Grice (1989), les implicatures conversationnelles sont déclenchées par des violations des maximes conversationnelles.

incorrectes ou non pertinentes. Notons que cette hypothèse impliquerait aussi que de tels «réparages» pragmatiques s'effectuent *via* des implicatures particularisées, ce qui reviendrait à nier que l'intrusion pragmatique soit le fait d'implicatures généralisées comme le veut Levinson. Ainsi, l'idée générale est que, étant donné un énoncé comme (4), aucune violation n'est perçue puisque l'intrusion pragmatique intervient pré-sémantiquement, les implicatures-Q sont déclenchées par les cardinaux et il n'y a donc pas de fausseté à percevoir au niveau sémantique.

Les exemples que nous avons examinés plus haut sont des exemples d'implicatures-Q où des échelles de Horn sont impliquées. On remarquera, si on en revient au *Principe-Q*, que l'on peut aussi avoir des exemples d'implicatures-Q où des ensembles de contraste déclenchent l'implicature. Levinson en donne un exemple avec des termes de couleur (i.e. {*blanc, rouge, bleu,...*})

(8) Le drapeau est blanc.

(8') Le drapeau n'est pas blanc et rouge.

Comme le remarque Levinson, *Le drapeau est blanc et rouge* implique *Le drapeau est blanc*. Il fait aussi un commentaire général sur des ensembles de contraste non scalaires et sur le type d'implicatures-Q qu'ils génèrent : «Ces différentes sortes d'exemples soulèvent la possibilité qu'il y ait un ensemble complet de types distincts mais liés d'implicatures-Q, chacun portant une ressemblance de famille à son voisin et chacun dérivant de différentes sortes d'ensembles de contraste fournis par la structure du lexique. Ils seraient liés sous le parapluie Q par le fait que dans chaque cas les inférences sont (a) négatives, (b) métalinguistiques, dans le sens où elles dépendent d'un ensemble de contraste d'expressions et (c) elles s'appuient sur le fait que les alternatives non mentionnées sont soit plus informatives à elles seules (le cas scalaire) ou qu'une conjonction de deux ou davantage d'entre elles le serait (le cas alternatif)» (*Ibid.* : 100-101. Je traduis).

5. La Théorie de la Pertinence

A la différence de la Théorie des Implicatures Conversationnelles Généralisées (ci-après TGCI), la Théorie de la Pertinence (ci-après TP) n'est pas une théorie linguistique. Comme la TGCI, on peut considérer la TP comme un des avatars de la pragmatique gricéenne. Mais, là où la TGCI veut préserver la majorité des intuitions gricéennes, notamment l'ensemble des maximes conversationnelles, d'où découlent les principes générateurs des implicatures généralisées — les principes-Q, -I et -M —, et où elle affirme développer l'apport gricéen au travers de la notion même d'*implicature généralisée*, la TP est une simplification de la théorie gricéenne qui s'inscrit très fortement dans le paradigme des sciences cognitives. Qui plus est, comme on va le voir, dans un instant, elle revendique sa non-appartenance à la linguistique et se veut une théorie cognitive de la communication. Avant de passer à une description plus approfondie, on notera qu'elle partage avec la TGCI l'hypothèse de l'intrusion pragmatique, mais qu'elle ne partage pas l'hypothèse d'un déclenchement pré-sémantique des processus qui correspondent à l'intrusion pragmatique.

La TP⁷ s'inscrit dans le cadre d'une science cognitive modulaire suivant le modèle qui en a été proposé par Fodor (1983). Dans cette optique, on suppose l'existence d'un module linguistique (qui recouvre *grosso modo* les domaines de la

⁷ La TP présentée ici est celle qui fait l'objet de l'ouvrage traduit en français en 1989 (i.e. Sperber & Wilson 1989). Elle a bien évidemment évolué depuis (cf. notamment Sperber & Wilson 1995). Les points qui nous occupent ici ne sont cependant mis en cause par cette évolution.

phonologie, de la syntaxe et de la sémantique) et qui livre une première interprétation de l'énoncé, sa *forme logique*. La forme logique est une suite structurée de concepts, chaque concept donnant accès, *via* une adresse, à des informations de nature logique, encyclopédique et lexicale. La forme logique sert d'input au système central — auquel ressortit la pragmatique — qui livrera l'interprétation complète de l'énoncé. Cette interprétation complète est obtenue par l'application d'inférences non-démonstratives sur un ensemble de prémisses, constitué des propositions qui entrent dans le contexte (ou *assumptions contextuelles*) et de la forme logique de l'énoncé. Le contexte n'est pas donné, mais construit énoncé après énoncé. Il est composé d'informations sous forme propositionnelle (susceptibles d'être évaluées en termes de vérité ou de fausseté) qui viennent de trois sources : les informations tirées de l'interprétation des énoncés précédents ; des informations tirées de l'environnement physique où a lieu la communication ; des informations tirées des connaissances encyclopédiques qu'on accède *via* les concepts de la forme logique.

La construction du contexte et la limitation des processus inférentiels soulèvent ce qui a été appelé le *problème du cadre* (*frame problem*) dans la version qu'en a donné Dennett (1996), c'est-à-dire celui de la limitation des informations considérées et des inférences effectuées aux informations et aux inférences *pertinentes*. C'est ici qu'intervient le principe de base de la théorie, le *Principe de Pertinence*. Selon ce principe, un énoncé, comme tout acte de communication qui se manifeste comme tel, porte en lui-même le principe de sa propre pertinence optimale. La pertinence se définit comme un équilibre entre les efforts cognitifs mis en jeu dans l'interprétation et les effets cognitifs obtenus. Ces effets sont de trois sortes : l'interprétation d'un énoncé peut produire une information nouvelle ; elle peut modifier la confiance avec laquelle on entretenait une information préalable ; elle peut contredire une information préalable et, dans certains cas au moins, l'éradiquer. Ce que dit le principe de pertinence optimale, c'est que produire un énoncé, c'est assurer l'interlocuteur que les effets qu'il en tirera équilibreront les efforts qu'il fera pour l'interpréter. Parmi les effets d'un énoncé, le premier peut regrouper les implicatures dites conversationnelles, ou, du moins, certaines d'entre elles.

Ce que la TP garde de la théorie gricéenne, c'est la conviction selon laquelle la communication linguistique est sémantiquement sous-déterminée, d'où la place que doit jouer la pragmatique. La TP, comme la TGCI, va cependant plus loin puisqu'elle admet l'intrusion pragmatique. Cependant, comme nous l'avons vu plus haut, elle ne fait pas l'hypothèse supplémentaire que cette intrusion se produit de façon pré-sémantique. Comme nous allons le voir dans un instant, c'est ici que les prédictions de la TP et de la TGCI concernant l'interprétation des énoncés — et notamment celle des phrases impliquées dans le Puzzle de Koenig — diffèrent.

Je voudrais cependant dire quelques mots de la nature de la sous-détermination linguistique selon la TP. Comme je l'ai indiqué plus tôt, le caractère modulaire de la théorie interdit une intrusion pragmatique pré-sémantique. Ce qui se passe, c'est donc que le module linguistique opère pour livrer la forme logique. La forme logique peut être, mais n'est généralement pas, une forme propositionnelle, i.e. elle n'est généralement pas susceptible de se voir évaluée en termes de valeur de vérité. Ce sont les processus pragmatiques qui viennent enrichir la forme logique pour en faire une forme pleinement propositionnelle. C'est le pendant, dans la TP, de l'intrusion pragmatique dans la TGCI. On remarquera cependant que ce n'est pas toujours le cas. Lorsque l'on est face à un énoncé qui n'implique ni ambiguïté ni assignation d'une référence⁸, la forme logique et la forme propositionnelle peuvent

⁸ Au sens russellien du terme : la forme logique ne correspond pas à une proposition singulière.

coïncider, i.e. la forme logique est en elle-même pleinement propositionnelle. Dans de tels cas, l'interprétation pragmatique n'enrichira pas la forme logique pour la transformer en forme propositionnelle, ce qui ne veut pas dire que d'autres effets pragmatiques ne seront pas obtenus. Mais il n'y aura pas d'intrusion pragmatique. Chez Levinson, par contraste, l'intrusion pragmatique, lorsqu'elle se fait *via* des implicatures généralisées, est pré-sémantique et ne dépend donc pas du résultat de l'interprétation linguistique.

Revenons-en au Puzzle de Koenig.

6. Retour au Puzzle de Koenig

Au § 3, j'ai dit que les expressions *du vin rouge*, *pas de vin blanc* et *pas de vin rouge* réfèrent à trois sous-ensembles différents de mondes possibles, soit respectivement $W_{B/R}$, $W_{-B/R}$ et $W_{W/-R}$. C'est exact, mais ce n'est pas quelque chose que l'on puisse déterminer par la seule sémantique de ces expressions. En effet, une situation où il n'y a que du vin rouge pourrait très correctement satisfaire l'expression *du vin rouge*, indépendamment du fait qu'elle contienne aussi du vin blanc. En d'autres termes, d'un point de vue strictement sémantique, l'expression *du vin rouge* pourrait être satisfaite soit par $W_{B/R}$ soit par $W_{-B/R}$. Par contraste, les expressions *pas de vin blanc* et *pas de vin rouge* ne sont pas ambiguës et déterminent, de par leur sémantique, respectivement les sous-ensembles $W_{-B/R}$ et $W_{B/-R}$. Dans cette mesure, l'expression *du vin rouge*, parce qu'elle est ambiguë, fait de S_1 une phrase elle-même ambiguë entre les deux interprétations $W_{B/R} > W_{-B/R}$ et $W_{-B/R} > W_{B/R}$. Le problème, dès lors, est de savoir comment cette ambiguïté est levée et les analyses de la TP et de la TGCI diffèrent de ce point de vue.

Commençons par remarquer que si l'expression *du vin rouge* est ambiguë et communique son ambiguïté à l'ensemble de S_1 , cette ambiguïté est levée de par la sémantique des phrases comparatives, selon l'analyse proposée au § 3, dans la mesure où l'interprétation $W_{-B/R} > W_{-B/R}$ est prohibée, ce qui revient à sélectionner l'interprétation alternative, $W_{B/R} > W_{-B/R}$. En d'autres termes, c'est un des (rares) cas où la sémantique (de la phrase) suffit à elle seule à lever l'ambiguïté. Ainsi, l'intrusion pragmatique n'est pas nécessaire.

Dans une théorie comme la TP où l'intrusion pragmatique intervient à partir de la forme logique (qui coïncide ici avec la forme propositionnelle), il n'y a donc pas de raison de supposer qu'elle intervient dans l'interprétation de S_1 . La situation est cependant bien différente pour la TGCI. En effet, il paraît légitime de considérer que l'expression *du vin rouge* pourrait déclencher une implicature-Q à partir d'un ensemble de contraste {*vin blanc*, *vin rouge*}. En effet, la notion de degré d'informativité que Levinson décline en terme de conjonction pour les ensembles de contraste semble s'appliquer ici : l'expression *du vin rouge et du vin blanc* aurait été plus informative que l'expression *du vin rouge*. Le principe-Q s'appliquerait donc, livrant pour *du vin rouge* l'interprétation $W_{-B/R}$. Ceci donnerait pour l'interprétation de S_1 dans son ensemble $W_{-B/R} > W_{-B/R}$ que l'évaluation sémantique, intervenant après, rejettera pour proposer l'interprétation correcte $W_{B/R} > W_{-B/R}$.

Ainsi, les deux théories livrent des analyses différentes d'une phrase comme S_1 , cette différence étant directement liée à deux facteurs : les contraintes que fait la sémantique sur l'interprétation des phrases comparatives et l'application pré- ou post-sémantique de l'intrusion pragmatique. Dans cette optique, la TGCI prédit que l'intrusion pragmatique pré-sémantique conduit à une impasse interprétative que l'application ultérieure de la sémantique doit résoudre. Par contraste, la TP ne prédit pas une telle impasse interprétative. En d'autres termes, on peut considérer que les deux théories prédisent des coûts d'interprétation différents, ainsi que des processus interprétatifs différents, à partir desquels on peut les tester (cf. Reboul en

préparation). Cependant, remarquons que cette possibilité dépend de façon cruciale des contraintes sémantiques que les comparaisons imposent à ce qui est comparé. C'est cette question que nous allons maintenant discuter dans la suite de cet article.

7. La sémantique des comparaisons

La sémantique des comparaisons est un domaine complexe et relativement mal étudié. Outre l'étude de René Rivara, on peut citer des travaux de Jay Atlas (plus particulièrement Atlas (1984)). Une des thèses principales défendues dans l'ouvrage de Rivara est qu'il n'y a pas trois, mais deux types de relations comparatives en linguistique⁹ : il distingue la relation de supériorité (appelée *relation-ER*) qui lie tout à la fois *beaucoup* à *plus* et *peu* à *moins* et la relation d'égalité (appelée *relation-EG*) qui lie tout à la fois *beaucoup* à *autant* et *peu* à *aussi peu*. La distinction entre ce que l'on appelle en grammaire traditionnelle le *comparatif d'infériorité* et le *comparatif de supériorité* — qui ressortissent tous deux à la relation de supériorité — se fait *via* des échelles (échelles de Horn dans la terminologie actuelle) dont l'orientation change selon que l'on est face à un comparatif d'infériorité ou face à un comparatif de supériorité. Nous serons essentiellement concernés ici par la relation comparative de supériorité (relation-ER) puisque les phrases du Puzzle de Koenig expriment cette relation.

Or, un des arguments qu'avance Rivara pour justifier cette bipartition linguistique est le suivant : la négation est impossible dans une phrase comparative qui exprime la relation-EG. On voit bien pourquoi : la négation de la relation-EG fait basculer une phrase comparative-EG vers l'expression de la relation-ER. Qui plus est, en anglais¹⁰, les phrases comparatives exprimant la relation-EG sont des phrases qui licencient des items à polarité positive (IPP), qui ne peuvent apparaître que dans des structures affirmatives sans négation. A l'inverse, les phrases comparatives exprimant la relation-ER licencient des items à polarité négative ou IPN (qui ne peuvent apparaître que dans des contextes assertifs négatifs, interrogatifs ou hypothétiques). Dans cette mesure, on peut considérer que les comparaisons exprimant la relation-ER incorporent de façon implicite une négation, dont la marque linguistique serait le morphème comparatif lui-même. Dans ce qui suit, je veux m'appuyer sur cette remarque capitale de René Rivara et en déduire les contraintes que la sémantique de la relation-ER fait peser sur les éléments comparés.

Revenons-en aux remarques de Levinson (largement empruntées, comme il le dit lui-même, aux travaux d'Atlas) sur ce point. La remarque fondamentale consiste probablement à dire que la relation-ER est irréflexive. Ceci a une conséquence immédiate : on ne peut pas trouver le même terme (référant au même individu, à la même situation ou au même ensemble de mondes possibles) de part et d'autre d'un morphème comparatif. Cette affirmation est certainement trivialement vraie. On peut cependant souhaiter en dire un peu plus. C'est ce que Levinson, à la suite d'Atlas, fait lorsqu'il affirme que dans une comparaison en *A est plus ϕ que B*, A et B ne doivent pas être des *opposés privatifs*, i.e. B ne doit pas à la fois entraîner A et être « au sujet des mêmes relations sémantiques que A ». Une telle situation ne pourrait être sauvée que par intrusion pragmatique.

Acceptons provisoirement pour vraie cette affirmation de Levinson et revenons-en aux exemples qui, d'après Levinson, sont impossibles :

- (9) ? Etre un vieux garçon est mieux qu'être non marié.

⁹ Comme Rivara le note, ceci ne signifie pas qu'il n'y a que deux relations comparatives logiques, mais, simplement, que la langue exprime ces trois relations logiques par deux relations linguistiques.

¹⁰ Et en français : cf. § 9.

(10) ?Avoir un enfant est mieux qu'avoir un enfant mâle.

(11) ?Avoir un véhicule est mieux qu'avoir une voiture.

Examinons ces exemples à la lueur de l'hypothèse selon laquelle les comparatifs exprimant une relation-ER sont des contextes qui licencient des INP. De tels contextes sont réputés être également des contextes licenciant des entraînements vers le bas (*downward entailments*, ci-après DE). Les contextes-DE sont des contextes qui autorisent des inférences d'un ensemble vers ses sous-ensembles. On distingue généralement les contextes qui autorisent les inférences vers le bas (*downward entailing* = DE) des contextes autorisant une inférence vers le haut (*upward entailing* = UE). Les exemples ci-dessous sont respectivement des exemples de contextes DE (de l'ensemble vers le sous-ensemble) et de contextes UE (du sous-ensemble vers l'ensemble) :

(12) Je n'ai pas mangé de glace/Je n'ai mangé aucune glace \Rightarrow je n'ai pas mangé de glace italienne/à la vanille, etc. (DE)

(13) Je n'ai pas mangé de glace italienne \neq je n'ai pas mangé de glace/ je n'ai mangé aucune glace. (DE)

(14) J'ai mangé une glace italienne/à la vanille \Rightarrow j'ai mangé une glace. (UE)

(15) J'ai mangé une glace \neq j'ai mangé une glace italienne/à la vanille. (UE)

Il faut noter que la règle de Levinson ne parle pas de contextes licenciant des DE ou des UE. Il se contente de proposer une règle générale, qui me semble être bien couverte par la règle R_1 ci-dessous et qui est directement dérivée du caractère irreflexif de la relation-ER (déjà notée par Atlas 1984, Rivara 1990), et une règle plus spécifique que j'ai essayé de reproduire ci-dessous sous R_2 :

R_1 : Dans un comparatif *A est plus ϕ que B*, la relation logico-sémantique entre *A* et *B* doit être telle que *A w B* est vraie (où *w* dénote la disjonction exclusive).

R_2 : Dans un comparatif *A est plus ϕ que B*, si *A* entraîne *B* et si *B* est "à propos" des mêmes relations sémantiques que *A*, alors *A est plus ϕ que B* sera **nécessairement** faux, sauf s'il est sauvé par l'intrusion pragmatique¹¹.

Le problème, dès lors, est de savoir si les exemples (9) à (11) violent l'une ou l'autre de ces deux règles, voire les deux. Dans R_2 , la notion d'être "à propos" des mêmes relations sémantiques n'est pas définie¹². On peut cependant essayer d'interpréter cette notion à partir des exemples (9) à (11). Dans cette perspective, la relation sémantique entre *vieux garçon* et *non marié* serait la même que la relation sémantique entre *enfant* et *enfant mâle* ou que la relation sémantique entre *véhicule* et *voiture*. Dans le deuxième et le troisième cas (i.e. respectivement entre *enfant* et *enfant mâle* et entre *véhicule* et *voiture*), il semble clair que la relation sémantique est celle entre un terme qui dénote un ensemble (respectivement *enfant* et *véhicule*) et un terme qui dénote un sous-ensemble (respectivement *enfant mâle* et *voiture*) de cet ensemble. Dans le premier cas (i.e. *vieux garçon* et *non marié*) la relation semble inverse : si *vieux garçon* est interprété, de façon standard, comme signifiant *adulte mâle non marié*, alors clairement c'est un terme qui dénote un sous-ensemble de l'ensemble dénoté par *non marié*. En d'autres termes, tous les vieux garçons sont non-mariés, mais tous les gens non-mariés ne sont pas des vieux garçons. Ainsi, bien que ce soit des relations ensemblistes qui soient en cause ici, ces relations ne vont pas toutes dans le même sens. Ceci signifie,

¹¹ Il n'est pas clair que R_2 ne soit pas déjà couverte par R_1 .

¹² Levinson n'indique pas ce qu'il entend par là.

soit dit en passant, que, bien que (10) et (11) se plient à R_2 , ce n'est pas le cas de (9). Si c'était une généralité, cela signifierait que Levinson n'a pas donné une formulation correcte de la règle R_2 et on pourrait proposer R_2' qui prohibe tout simplement les relations d'appartenance ou d'inclusion entre éléments comparés

R_2' Dans un comparatif *A est plus ϕ que B*, *A* ne doit pas dénoter un ensemble dont *B* dénoterait un sous-ensemble et réciproquement. En revanche *A* et *B* peuvent dénoter deux sous-ensembles (distincts) du même ensemble¹³.

Pour voir si cette règle est une généralité, il suffit de prendre les exemples (9) à (11) et d'en inverser les termes. Si les énoncés ainsi obtenus sont aussi inacceptables que les premiers, on peut en déduire que R_3 s'applique. Dans le cas contraire, il faudra chercher une autre généralité. Examinons les exemples (16) à (18)

(20) ? Etre non marié est mieux qu'être célibataire.

(21) Avoir une voiture est mieux qu'avoir un véhicule.

(22) Avoir un enfant mâle est mieux qu'avoir un enfant.

Aucun de ces exemples n'est totalement heureux hors contexte. Il semble cependant que (17) et (18) soient bien meilleurs que (16) ou que (10) et (11). En revanche, et j'y reviendrai plus bas, (9) paraît meilleur que (16). On notera par ailleurs que ni (17) ni (18) ne sont dénués de sens hors contexte. Tout ceci semble aller contre la règle R_2' . Si l'on excepte (16), en revanche, cela semble justifier la règle de Levinson, R_2 . Mais la relative acceptabilité de (17) et (18) semble bizarre au regard de R_1 . Le problème, dès lors, est de proposer une règle, ou un complément à R_1 (qui semble incontournable).

Commençons par écarter provisoirement (9) et (16) de la discussion et par examiner les relations logico-sémantiques entre les termes à l'intérieur de (17) et de (18). En (17), *voiture* dénote un sous-ensemble de l'ensemble dénoté par *véhicule* et en (18), *enfant mâle* dénote un sous-ensemble de l'ensemble dénoté par *enfant*. On remarquera cependant que les choses sont légèrement plus complexes. En effet, en (17), *véhicule* semble être interprété comme *n'importe quel véhicule sauf une voiture* et en (18), *enfant* semble être interprété comme *enfant femelle*. Ce que ceci suggère est que, dans de tels cas (et probablement dans tous les cas), le comparatif semble établir un ensemble de contraste auquel on peut avoir accès par le lexique (e.g. {*white wine*, *red wine*}) ou par des processus pragmatiques et que la comparaison vaut dans cet ensemble de contraste.

Revenons-en à l'hypothèse de Rivara (1990), selon laquelle les comparatives exprimant la relation-ER sont des contextes licenciant les IPN. Acceptons aussi, provisionnellement, l'hypothèse selon laquelle les contextes qui licencient les IPN sont aussi des contextes qui licencient les DE. Dans cette optique, les comparatives seraient des contextes qui licencient les DE et exprimons cette hypothèse comme une troisième règle, R_3 :

R_3 : Un comparatif *A est plus ϕ que B* est un contexte qui licencie des DE.

On peut déduire de cette règle que dans un comparatif comme (10), le premier terme, *enfant*, déclenche l'inférence vers *enfant mâle* contrevenant à R_1 . Ceci explique pourquoi (10) est inacceptable. La même chose vaut pour (11) *véhicule* déclenche la DE vers *voiture*. Ainsi, il semble que nous ayons trouvé une généralisation, moins arbitraire que R_2 et on pourrait proposer la règle R_4 :

¹³ On remarquera qu'on peut légitimement supposer que R_2' est équivalente à R_1 .

R₄: Les termes dans un comparatif *A est plus ϕ que B* ne doivent pas entrer dans une relation DE, i.e. dans un comparatif *A est plus ϕ que B*, *A* ne devrait pas impliquer *B* dans une relation DE.

Très bien, mais nous restons devant un problème relativement à (9) que Levinson, après tout, rejetait. Or, en (9) la relation n'est pas DE mais UE (i.e. de *vieux garçon* à *non marié*, ou, si l'on préfère, du sous-ensemble vers l'ensemble). Ceci devrait faire de (9) une comparaison acceptable, selon R₄. Cependant, selon Levinson, ce n'est pas le cas. Je voudrais ici insister sur le fait qu'il est loin d'être évident que Levinson ait raison. Il semble que, de façon similaire à ce qui se passe en (17) et (18), le terme *non marié* en (9) est interprété comme désignant le complément dans l'ensemble des gens non mariés du sous-ensemble dénoté par *vieux garçon*. Ainsi, il semble que les ensembles d'exemples (9) à (11) et (16) à (18) se plient à la règle R₁ ainsi qu'à la règle R₂ de Levinson. Ceci dit cette règle n'explique pas, même si on la considère en conjonction avec R₁, pourquoi les exemples (9), (17) et (18) sont acceptables (si on considère les choses sereinement, ils devraient contrevenir tout autant que (16), (10) et (11) à R₁). En revanche, R₃ et R₄, conjointement avec R₁, expliquent cette dissimilarité.

8. Une récapitulation

Essayons de mettre à plat toutes les hypothèses et les relations entre elles □

1. Les comparatifs exprimant des relations-ER sont irréflexifs (Atlas 1984, Rivara 1990, Levinson 2000).
2. Donc, pour un comparatif *A est plus ϕ que B*, la relation logico-sémantique entre *A* et *B* doit être telle que *A w B* est vraie (où *w* dénote la lecture exclusive de la disjonction) (R₁).
3. Les comparatifs exprimant une relation-ER sont des contextes licenciant des IPN (Rivara 1990).
4. Les comparatifs obéissent à la règle R₁ qui interdit que les deux éléments de part et d'autre du comparatif entrent dans une disjonction inclusive vraie.
5. Les éléments dans une DE active (i.e. dans un contexte-DE) ou dans une UE active (dans un contexte-UE) ne peuvent pas entrer dans une disjonction exclusive vraie (i.e. on n'a pas *véhicule ou voiture* ou *enfant ou enfant male* dans leurs lectures exclusives).
6. Les comparatifs sont des contextes qui licencient des DE (R₃).
7. Le premier élément dans une comparative exprimant une relation-ER (i.e. l'expression avant *meilleur que*) ne doit pas DE le second élément (i.e. l'expression après *meilleur que*) (cf. R₄).
8. Les comparatives exprimant une relation-ER ne sont pas des contextes licenciant des UE. (les contextes licenciant des DE et les contextes licenciant des UE sont mutuellement exclusifs, cf. les exemples (12) à (15) ci-dessus).
9. Lorsque le premier élément (dans une comparative exprimant une relation-ER) pourrait UE le second élément dans un contexte licenciant les UE, il ne l'implique pas parce que les comparatives de ce type ne sont pas des contextes licenciant des UE.
10. Dans de tels cas (e.g. (9), (17), (18)), le second terme, qui normalement dénote l'ensemble dans sa totalité, est interprété comme dénotant le complément du sous-ensemble de cet ensemble, sous-ensemble dénoté par le premier élément.

Ceci semble s'accorder avec les données considérées plus haut. L'ensemble permet d'expliquer pourquoi (9), (17) et (18) sont nettement plus acceptables que (16), (10) et (11). Le raisonnement est aussi en relation avec la notion dont nous sommes partis, c'est-à-dire la notion d'un *ensemble de contraste*. Il semble en effet naturel de considérer qu'un ensemble constitue un ensemble de contraste pour ses sous-ensembles (l'ensemble vide excepté), lorsque la relation entre l'ensemble et ses sous-ensembles s'accordent avec une hiérarchie de types conceptuels. Reste néanmoins le cas troublant de (4).

9. Les implicatures scalaires dans des comparatifs exprimant la relation-ER

Selon Levinson, une phrase comme (4) a l'implicatures-Q indiquée en (19) □

(4) Avoir trois enfants est mieux qu'avoir quatre enfants.

(19) Avoir au plus trois enfants est mieux qu'avoir au plus quatre enfants.

Cependant, si les comparatives exprimant des relations-ER sont des contextes licenciant des IPN (cf. Rivara 1989), selon Chierchia (à paraître), l'implicature scalaire déclenchée par (4) et indiquée en (19) devrait être suspendue □ Selon Levinson (2000, 2001), elle devrait être renversée. Ni l'une ni l'autre de ces deux possibilités ne semblent être le cas en (4). Comment peut-on expliquer ce phénomène ?

Commençons par remarquer qu'il ne semble pas faire de doute que les comparatives exprimant la relation-ER sont des contextes-IPN. Examinons l'exemple (20) emprunté à Chierchia (à paraître) □

(20) Jean est plus grand que n'importe qui d'autre.

Qui plus est, comme le note Chierchia, certaines implicatures scalaires au moins semblent suspendues (ou inversées) dans les contextes comparatifs-ER □

(21) Jean est plus grand que Pierre ou Paul.

L'interprétation inclusive de la disjonction (qui constitue dans ce cas l'implicature scalaire) est suspendue en (21). La question est donc de savoir pourquoi elle n'est pas suspendue en (4).

Dans un commentaire sur l'article de Chierchia, Levinson (2001) rejette l'hypothèse selon laquelle les contextes-IPN (et plus généralement la négation) suspendent les implicatures scalaires. Il défend la thèse selon laquelle la négation inverse l'orientation de l'échelle, ce qui suffit selon lui à expliquer la plupart des exemples de Chierchia. Qui plus est, selon lui, certains contextes-IPN n'ont aucun effet sur les implicatures scalaires. Il cite notamment les factifs négatifs (e.g. *regretter*), les attitudes propositionnelles négatives (e.g. *craindre*) et les génériques. On remarquera cependant, eu égard aux exemples (21) et (22), que, même si l'on admet l'hypothèse selon laquelle certains contextes-IPN n'ont pas d'effet sur les implicatures scalaires, cela ne semble pas être le cas pour les comparatifs.

Levinson (2000, § 3.3.1) donne cependant d'autres exemples de comparatives exprimant la relation-ER où les implicatures, comme en (4), semblent opérantes □

(22) Une famille nucléaire de trois enfants est plus petite qu'une famille nucléaire de cinq enfants.

(23) Un étudiant qui triche à quelques examens est meilleur qu'un étudiant qui triche à tous les examens.

(24) Un professeur qui est quelquefois en retard est préférable à un professeur qui est toujours en retard.

Dans les exemples (22) à (24), l'implicature scalaire est préservée. Il semble donc que, dans certains cas, les comparatifs exprimant une relation-ER préservent l'implicature scalaire alors que dans d'autres, ils la suspendent (ou l'inversent). Ce que ceci suggère est que la préservation ou la suspension de l'implicature scalaire pourrait ne pas être un phénomène local (au sens où elle est déclenchée lexicalement et par défaut au cours de l'interprétation de la phrase), mais dépendre de l'interprétation dans son ensemble. Ceci s'accorderait avec l'approche préconisée par la TP. On remarquera cependant que ce n'est là qu'une hypothèse, qu'il faudrait confronter à davantage d'exemples et dont il faudrait donner une formulation théorique plus précise. Je renvoie à plus tard cette tâche.

10. Conclusion

On se souviendra que le but de cet article était de décrire les conditions que doivent satisfaire les éléments en comparaison pour vérifier si les phrases du Puzzle de Koenig pouvaient constituer la base d'un test des deux théories en compétition, la TP et la TGCI. On se rappellera également que, pour que ce soit le cas, il faut que les contraintes en question soient applicables dès le niveau sémantique. J'espère avoir montré que c'est bien le cas. Je voudrais maintenant indiquer qu'à mon sens, la règle R_1 est suffisante pour régler la question des relations logico-sémantiques entre les éléments en comparaison. Les règles R_3 et R_4 sont valides, mais elles relèvent de la sémantique des constructions comparatives-ER et R_4 se déduit de R_3 et de R_1 . R_4 est donc superfétatoire. Enfin, il me semble que R_2 est superfétatoire étant donné R_1 .

Revenons-en maintenant à la sémantique des phrases du Puzzle de Koenig. On se souviendra qu'il s'agit de S_1 et de S_2 , que je rappelle ci-dessous

S_1 : Mieux vaut du vin rouge que pas de vin blanc.

S_2 : Mieux vaut pas de vin rouge que pas de vin blanc.

Ni dans S_1 ni dans S_2 les termes de part et d'autre du comparatif n'entrent dans une relation ascendante (UE) ou descendante (DE). En d'autres termes, ils dénotent tous des sous-ensembles du même ensemble (les mondes possibles avec du vin). La seule difficulté interprétative qu'ils posent est l'ambiguïté de *du vin rouge*. Cependant, étant donné R_1 , l'interprétation correcte peut être sélectionnée dès le niveau sémantique.

Ceci justifie l'idée selon laquelle ces phrases pourraient être la base d'un test psycho-expérimental sur le choix entre la TP et la TGCI. Les considérations ci-dessus supportent par ailleurs l'hypothèse de Rivara selon laquelle les comparatifs-ER sont des contextes-IPN, ainsi que l'hypothèse selon laquelle il y a un lien fort entre les contextes-IPN et les contextes-DE.

Références

CHIERCHIA G. (à paraître) - «Scalar Implicatures, Polarity Phenomena and the Syntax/Pragmatics Interface», University of Milano-Biocca, manuscrit.

DENNETT, D. (1996) - «Producing future by telling stories», in *The Robot's Dilemma Revisited. The Frame Problem in Artificial Intelligence*, (eds) FORD, K.M. & PYLYSHYN, Z., Norwood, NJ, Ablex.

FODOR, J. (1983) - *The Modularity of Mind*, Cambridge, MA, The MIT Press.

GAZDAR G. (1979) - *Pragmatics. Implicature, Presupposition and Logical Form*, New York, Academic Press.

GRICE, P. (1989) - *Studies in the Way of Words*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

(2001), in Joly, A. & de Matia, M. (eds) *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Ophrys, Paris, 171-192

HORN L.R. (1989) - *A Natural History of Negation*, Chicago, University of Chicago Press.

LEVINSON S.C. (2000) - *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicatures*, Cambridge, MA, The MIT Press.

LEVINSON, S.C. (2001) - «Some notes on Chierchia's ideas about implicature projection», *Experimental Pragmatics Workshop*, Lyon, Institute for Cognitive Sciences, 17-19 mai 2001, manuscrit.

REBOUL A. (en préparation) - «Comparatives: A study of the interface between pragmatics and semantics», Institut des Sciences Cognitives, CNRS UMR 5015, Lyon-Bron, manuscrit.

RIVARA R. (1990) - *Le système de la comparaison. Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.

SPERBER D. & WILSON D. (1989) - *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.

SPERBER, D. & WILSON D. (1995) - *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell, 2nd edition.